

L'Om Dada

Le centenaire du mouvement Dada, de la spectaculaire « insurrection de Zurich », lancée en février 1916 avec une importante participation roumaine – parmi les protagonistes il y avait Tristan Tzara et le peintre-architecte Marcel Janco – a occasionné une surprenante mise en scène chorégraphique, réalisé au Théâtre National « I.L. Caragiale » de Bucarest par le maître Gheorghe Căciuleanu, sous le générique franco-roumain de *L'Om Dada*. Ce ne sont pas les manifestes Dada, très théâtraux d'ailleurs, qui ont stimulé en premier lieu le grand chorégraphe, mais un fragment du début de l'ample poème de Tzara, catalogué comme « surréaliste » dans l'optique de l'époque, *L'Homme approximatif* (1931). Le choix s'avère être inspiré, car, sans s'éloigner trop des libertés prises par les artistes du Cabaret Voltaire, ce texte alluvionnaire, d'une large respiration whitmanienne, incorpore dans sa dynamique complexe à la fois les défis iconoclastes lancés à la convention littéraire par des écrivains qui ont déstructuré en profondeur le discours, mais aussi l'aspiration dramatique vers une recomposition de l'être humain déstabilisé par la civilisation moderne et par ses tragédies, tout en maintenant les tensions provocatrices et les ruptures douloureuses du sujet humain en permanent état de siège. En se définissant soi-même comme « homme approximatif », Tzara a pu donc fournir le prétexte d'une réflexion transposée scéniquement, dans les géométries variables de la danse moderne.

Afin de donner forme à un tel sujet humain oscillant entre éparpillement et recomposition, le chorégraphe a recours à deux personnages – l'un mûr, qu'il interprète lui-même, l'autre à l'âge de toutes les ondulations corporelles exigées par la vision de l'homme en mouvement sur la scène du monde, dont l'interprète est l'acteur-danseur Lari Giorgescu, du Théâtre National Bucarest. Sur les planches de la salle « Atelier », le cadre scénographique est réduit au minimum – un banc-podium, rectangulaire, sur lequel évolue surtout le jeune, alter-ego d'un Homme-mûr, une chaise-longue dans laquelle le « vieux » lit de temps en temps un journal portant le titre *Manifeste*, un paravent étroit sur lequel est inscrite, très stylisée, une figure humaine, et derrière lequel disparaissent et réapparaissent, comme pour une courte pause de réflexion, les personnages entrecroisés –, et par terre un cercle et quelques lignes configurant de manière approximative un triangle, sur lesquelles les danseurs se meuvent successivement. De plus, on a un fond musical moderne, fait de bruitages et de lignes mélodiques marquées d'un discret accent lyrique.

Très bonne est aussi l'idée de combiner des fragments du poème de Tzara marqué de ses quelques refrains obsédants, – « les cloches résonnent toujours et nous de même »... – avec le mouvement chorégraphique. C'est là une complémentarité idéale, car les mots prononcés trouvent toujours leur expression plastique dans les mouvements parfois tendus, parfois détendus des interprètes, dans les mouvements qui suggèrent souvent l'hésitation, la recherche d'un chemin et sa découverte provisoire, les contorsions de l'être humain torturé par des questions, attaqué de toutes parts par l'agitation tentaculaire et le désordre brownien des grandes villes du siècle, mais toujours lancé à la poursuite de cette « graine... qui s'appelle nous », de ce visage recomposé après ses nombreuses « approximations ». Les vers récités en accord avec les mots réverbérant du poème apparaissent aussi sur un écran ancien, comme dans les films muets d'autrefois, en appuyant la présence obsédante des inquiétudes et aspirations détaillées ou seulement suggérées dans la danse, parfois élancée, parfois troublée de torsions sur le plancher noir. Il y a beaucoup de choses mémorables dans le spectacle, qui contribuent le long d'une heure à l'épiphanie de l'« OmDada » : les costumes et les objets de la scène, les moments ludiques, suggérés par la gestuelle « infantile » et la mimique souriante à quelques reprises, l'épisode de la coupure des mots dans le journal, ingrédients de la fameuse recette « pour faire un poème dadaïste », l'alternance français-roumain dans la récitation des vers...

Le maître Căciuleanu avoue, dans le programme du spectacle, que son attention a été attirée justement par l'idée d'« homme approximatif », traitée d'une manière dadaïste, mais aussi structurée par une chorégraphie précise. C'est pour cela qu'il parle de l'association entre « folie et structure, structure et folie », entre « poésie et grammaire, calcul et inconscience, délire et lucidité », d'une « géométrie du rêve ou d'un rêve rigoureusement mathématique ». Ou bien : « un dosage contrôlé et savant entre chaos et ordre ». C'est cela que peuvent offrir les séquences choisies du poème de Tristan Tzara, duquel on pourrait encore dire qu'il jouit aussi d'une interprétation poétique, d'une récitation toujours expressive de la part des deux artistes, dans un heureux équilibre de voix et de mouvements.

En ce qui me concerne, je suis content d'avoir pu fournir une traduction des vers qui semblent avoir plu aux interprètes, du moment où j'ai pu constater avec quelle force se transmettent les vers traduits accompagnant la danse. Je suis heureux aussi d'avoir pu participer à un spectacle de la meilleure qualité, conduit de main de maître par le metteur en scène-danseur-chorégraphe, en complète harmonie avec son partenaire. Un spectacle mémorable qui contribue, sans aucun doute, – si besoin en était – à la « réhabilitation » de quelques moments artistiques contestataires mais aussi contestés par le public plus tranquille, nommé autrefois « bourgeois », comme le moment dadaïste avec sa continuation dans le surréalisme. Une preuve, au fond, de l'authenticité d'une révolte artistique productive, dont la vitalité non-conformiste, dans ses manifestations spontanées et contradictoires, est brillamment ressuscitée à cette occasion anniversaire.

Ion POP

ion.v.pop@gmail.com